

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.—U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 43.

JEUDI, 26 OCTOBRE 1882

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer.

L'Opinion Publique est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

SOMMAIRE

TEXTE : Lettres d'Europe, par Joseph Marmette.—Les cieux et leurs habitants, par Giulio.—Littérature.—Choses et autres.—David Tétu ou les raiders de Saint-Alban (suite).—(Çà et là.—Poésie : Le repos du paysan, par Eugène Manuel.—Les Giboulées de la vie (suite), par Mme C. de Chandeneux.—Législation.—Nos gravures : M. Edmond Membreé ; Le chalet des Sept-Laux ; Octobre : La chute des feuilles.—De tout un peu.—Les tombeaux des Apôtres.—Les libres-penseurs.—"Almanach des Familles."—Nouvelles diverses.—Sommaire du *Monde Illustré*.—Les échecs.

GRAVURES : Edmond Membreé, compositeur distingué, décédé le 11 septembre.—M. Xavier Marmier, de l'Académie Française.—Le Chalet des Sept-Laux (Isère, France).—Bas les armes ou la mort ! Episode de la guerre d'Egypte.—Octobre : La chute des Feuilles.

LETTRES D'EUROPE

M. XAVIER MARMIER

Mon cher Directeur,

Je ne saurais mieux commencer cette nouvelle série de correspondances qu'en présentant à vos lecteurs l'un des meilleurs amis que le Canada ait en France, M. Xavier Marmier, l'illustre membre de l'Académie française. Littérateur aussi distingué que voyageur des plus érudits, M. Marmier a consacré la moitié de sa carrière si bien, si utilement remplie, à visiter d'abord les pays du Nord de l'Europe, la Hollande, la Suède et le Danemark, l'Islande et la Russie. Et puis, laissant les plus aimables souvenirs de son passage à ces dernières régions des neiges dont la nature sauvage et pittoresque nous ont valu les livres pleins d'intérêt et de renseignements précieux qu'il a publiés sur les mœurs, l'histoire, les curieuses légendes et la littérature originale de ces contrées par trop méconnues avant qu'il les eût pour ainsi dire révélées à la France dans leurs particularités intimes, le voyageur infatigable glissait des cimes neigeuses de la Suède pour aller, en passant par le Caucase et le Danube, se dilater le cœur aux brises attiédies de pays plus choyés du soleil. Scrutant les ruines gothiques des rives du Rhin, berçant ses rêveries de poète sur les flots bleus de l'Adriatique, il remontait le Nil pour interroger, insatiable chercheur, le Sphinx et les Pyramides sur les dynasties nébuleuses des Pharaons. Enfin, non satisfait d'arracher à la vieille Europe et à l'antique Orient les secrets du passé, il repartait bientôt pour aller demander des impressions plus fraîches à la jeune Amérique et sonder les mystères de ses futures destinées. Attiré vers le Bas-Canada par ses sympathies pour une race-sœur, il le visi-

taut avec une émotion qui anime chacune des pages qu'il a consacrées à notre pays dans ses *Lettres sur l'Amérique* et dans son délicieux roman *Gazida*. C'est sur ce terrain de la patrie que nous devons être fiers de rencontrer un homme de sa valeur qui a su parler de nous en termes si chaleureux, et que nous devons être heureux de serrer la main de ce frère aîné venu de si loin rendre visite à ses cadets de la Nouvelle-France. Aussi, voudra-t-il bien permettre à l'un des enfants de ce Canada, qu'il affectionne tout particulièrement, de déposer sur son front une modeste couronne, qui ne saurait en rien ajouter à sa gloire, mais qui, toute composée de nos *immortelles*, lui apportera le parfum du souvenir de notre pays reconnaissant.

* *

M. Marmier, qui a maintenant plus de soixante-dix ans, demeure au milieu du noble faubourg, dans une maison d'aspect vénérable qui, d'un côté s'ouvre sur la rue Saint-Thomas d'Aquin, et de l'autre regarde le boulevard Saint-Germain. C'est là qu'il habite depuis quarante ans, en célibataire, au milieu d'objets d'art et de milliers de volumes dont le nombre va toujours s'accroissant. Car la douce passion des livres le tient si bien, qu'il ne se passe pas de jours où le bibliophile expert n'ajoute à sa superbe collection quelque ouvrage curieux ou rarissime découvert, en revenant de la bibliothèque Ste-Geneviève, dont il est conservateur, à l'un des nombreux étalages de bouquins qui garnissent le parapet des quais depuis le Pont-Neuf jusqu'au Pont-Royal. Ce paisible exercice en plein air lui est devenu indispensable, et l'on est sûr de rencontrer, tous les après-midi, du quai des Augustins au quai d'Orsay, sa bonne figure souriant aux vieux livres et aux estampes jaunies par le temps que les bouquinistes ont soin de bien mettre en vue afin de mieux tirer l'œil des collectionneurs.

Muni d'une lettre d'introduction que je devais à l'obligeance de mon ami Faucher de Saint-Maurice, je me présentais, dès les premiers jours de mon arrivée à Paris, chez l'éminent académicien. Il me reçut avec cette cordiale bonhomie que les hommes de son mérite se plaisent à prodiguer aux plus humbles ouvriers de la pensée enchantés d'approcher ces maîtres dont la renommée est universelle.

—Ah ! vous avez épousé la fille de M. Garneau, me dit-il en lisant la lettre que je lui avais donnée ; c'était un écrivain bien distingué, un excellent homme que je me fais gloire d'avoir connu au Canada. Aussi, suis-je tout heureux de posséder un exemplaire de sa belle histoire. Encore, est-ce la première édition qui, m'a-t-on dit, est devenue rarissime ! Nous sommes tous un peu bibliophiles, nous autres, gens du métier, ajouta-t-il avec un fin et bon sourire. Voyez un peu.

Et, cueillant un volume sur l'un des nombreux rayons chargés de livres qui entouraient la pièce où nous étions, il me le tendit avec la satisfaction de l'homme qui aime d'autant mieux les bons ouvrages qu'il sait ce qu'ils valent pour en avoir composé lui-même, et des plus estimés. Puis il se mit à me parler du Canada en termes si obligeants, que les larmes m'en venaient aux yeux à mesure que sa parole bienveillante et chaude me rappelait plus vivement la patrie absente. Ne voulant pas, sur ce point du moins, être en reste avec lui, je lui parlais tout d'abord de sa Franche-Comté où il est né—tout comme le spirituel et bon Nodier avec qui il a tant de ressemblance—de cette belle province de France que M. Marmier a décrite *con amore* dans son joli roman *Hélène et Suzanne*, contrée si semblable à notre province de Québec et par le pittoresque du pays et par son climat comme le nôtre quelque peu rigoureux, ainsi que par les mœurs paisibles, les pieux usages et les naïves légendes de ses habitants. De là, transition facile pour en venir à parler de la France en général, de son état présent et de son avenir. Mais ici, j'allais, moins heureux, mettre un doigt malhabile sur une blessure vive et, quand je lui demandai :

—Où pensez-vous que vous allez maintenant et vers quelles destinées votre pays, si tourmenté depuis un siècle, vous paraît-il s'acheminer ?..

Il me répondit avec des sanglots dans la voix :

—Ah ! si vous voulez que je vous dévoile le fond de ma pensée, laissez-moi vous dire que je crois que c'en est fait de notre pauvre France. Dans l'état de disloca-

tion politique où nous sommes, je ne vois aucun homme assez hardi pour arriver à ramener, par la force de son autorité supérieure, cette union qui seule pourrait encore nous sauver. Le comte de Chambord ne veut point, et les princes d'Orléans ne sauraient l'oser. C'est pourquoi je sens les forces de mon malheureux pays s'en aller peu à peu dans ces convulsions stériles qui l'agitent depuis tant d'années, et il me semble voir poindre—dans un avenir qui ne m'apparaît, hélas ! que trop prochain—le moment où la Prusse nous dira : "C'en est assez de toutes ces agitations qui gênent les Etats voisins et les empêchent de suivre paisiblement leurs destinées d'après leurs traditions. Halte-là." Et je vois sa main brutale démembrant ma pauvre France comme une autre Pologne..... Que voulez-vous, ainsi que les individus, les peuples ont une existence, un rôle déterminés à remplir ici-bas. Il me paraît que nous sommes bien malades et que notre mission glorieuse est près de toucher à sa fin..... Paris n'en sera pas moins toujours une grande ville, un grand bazar, un grand restaurant, un grand théâtre, une grande maison de filles, où les étrangers viendront, longtemps encore, nous demander en échange de leur argent les plaisirs d'une civilisation raffinée, mais en pleine décadence. Mais la France aura vécu !..... Veuille Dieu que je me trompe, cependant, dans mes sinistres prévisions ! Toujours est-il que ce déplorable état de choses par lequel nous passons plonge dans un profond découragement les mieux pensants d'entre nous, et que beaucoup de nos bonnes familles parlent d'émigrer au Canada à la première commotion qui se fera sentir en France. Vous ne sauriez croire combien souvent j'entends dire, dans mon entourage, par des gens du meilleur monde, qu'ils partiront au premier jour pour votre beau et paisible pays. Ce serait curieux, n'est-ce pas, qu'une émigration considérable de la vieille France en la Nouvelle. Et bien, du train que vont les événements chez nous, vous devez vous attendre à être témoin, dans un temps peut-être plus rapproché que nous ne le pouvons prévoir, de cette étrange migration d'une grande partie de la race française vers la colonie aujourd'hui si florissante que nos pères ont perdue par leur faute.....

Tout ému des paroles, si grosses des mélancoliques prévisions, de cet homme éminent avec l'opinion duquel on ne saurait se refuser de compter, je ne me séparai de lui qu'à regret.

* *

J'ai visité souvent M. Marmier depuis et, à chaque entrevue, j'ai senti mon estime, mon admiration s'accroître pour le noble auteur de tant et de si bons ouvrages. Ce que l'on remarque tout d'abord en lui, c'est la noblesse de son âme, la grande bonté de son cœur. "Sois bon," fait-il dire à l'un de ses personnages dans *Gazida*. Et il apparaît, dès qu'on l'approche, que cette maxime a été le mobile de toute sa vie de citoyen et d'auteur.

Je viens de relire *Gazida*. Comme une pareille lecture fait du bien après l'audition de quelque insanité à la mode dans les théâtres de genres qui attirent les oisifs de la grande ville et les étrangers, et à côté de la littérature naturaliste malheureusement si en vogue, à Paris et ailleurs !

J'ai été si doucement ému par ce gracieux et noble livre, j'aimerais tellement le voir sur le rayon d'honneur de toutes nos bibliothèques, et lu dans nos familles, que je ne puis m'empêcher d'en citer quelques passages afin de donner, à ceux d'entre nous qui ne le connaîtraient pas encore, le vif désir de le goûter et de se pénétrer des saines et grandes idées qu'il développe à chaque page. Car, outre que l'action qui anime *Gazida* se déploie dans notre Canada, c'est un chaste et doux roman dicté par une âme honnête, par un esprit essentiellement droit, et tracé de main de fin ouvrier, par l'une des plus délicates et des plus expertes plumes dont s'honore la littérature française contemporaine. Lisez plutôt cette description d'une ferme et d'une forêt canadiennes :

"La Combe est un vaste et vivant album, un pittoresque assemblage des œuvres de l'industrie et des images primitives de la nature : une maison seigneuriale, pres des petites cabanes en bois des settlers ; un jardin dessiné par un paysagiste ; une serre où éclosent